

LES ENFANTS
DU NÉANT

Marie Charles-Dominique

Les enfants du Néant

Essai

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

PRÉAMBULE

À quoi sert de philosopher ?

Jankélévitch, interrogé par Bernard Pivot en 1980 répondait, un brin agacé : « à rien ». Ce qui est agaçant pour le philosophe est que cette question fondamentale lui est toujours posée, à lui, alors qu'elle constitue normalement son principal outil d'interrogation face au monde.

Tout le monde fait comme si l'utilité finale de notre existence était déjà justifiée. Tout le monde s'accorde pourtant à dire au rebours qu'elle ne saurait se résumer, comme pour nos amis les animaux auxquels nous sommes en partie semblables, à une simple survie.

Alors quoi ? À quoi sert de vivre ou à quoi sert de philosopher ?

Imaginons que nous soyons tous embarqué.e.s sur un bateau. Certains, parce qu'ils sont en cabine 1^{ère} classe et que les autres sont en seconde, voire dorment sur le pont, contestent même que nous soyons « tous sur le même bateau ». Certes, des savoir-faire différents distinguent les passagers de ce navire. Certains sont à la salle des machines, d'autres aux haubans, d'autres préparent les repas, d'autres encore soignent et parfois guérissent les êtres vivants, d'autres enfin se préoccupent de mener ce bateau sur les flots parfois calmes, parfois déchaînés.

Mais à quoi sert ce bateau, puisqu'on ne sait ni d'où nous avons embarqué (malgré le savoir-faire des passagers historiens) ni surtout vers quel port nous nous destinons ? Et cette question-là serait à telle point taboue qu'on taxerait d'inutile le philosophe qui ose la poser ?

Dès lors que nous sommes au-delà de la survie ou de la vie matérielle plus ou moins confortable, toutes les activités humaines sont prodigieusement inutiles, et pas seulement, bien sûr, la philosophie.

Le théâtre, la danse, le chant, la peinture, la sculpture, la littérature ne servent rigoureusement à rien – du reste certains régimes fascisants ou tout simplement austéritaires prétendent les réduire, voire s'en passer totalement. Les exploits sportifs ou aventuriers n'ont aucune utilité non plus. L'activité religieuse est sous une autre forme tout aussi inutile que la philosophie. Quant aux activités scientifiques et techniques, elles ont parfois une application utilitaire, mais pas toujours, et surtout pas toujours bénéfiquement.

N'en déduisons pas cependant qu'une activité inutile ne serve « à rien ». Comme l'air soutient les ailes qui s'y déploient, l'inutile est le milieu dans lequel évolue, avec un certain luxe, l'Esprit chancelant à la recherche de sa nourriture propre.

Enraciné dans ce corps tellement plus performant que lui, il a de ces audaces caractéristiques de la jeunesse. Face à ce qui semble à la fois l'ordre et le désordre du monde, il interroge et il s'interroge : « ça sert à quoi, tout ça ? (bis) Il nous reste si peu à vivre... »'

« *Nous sommes embarqués* » disait Pascal. Le premier point de vue philosophique est un point de vue extérieur sur notre situation. Tout à coup, c'est l'immensité de l'océan qui nous interpelle – sans doute parce qu'il trouve en nous un écho qui n'est pas du même ordre que celui du petit bateau.

**LA SURFACE
DES CHOSES**

En apparence et en surface, ces deux expressions ne sont pas identiques.

La surface n'est pas l'apparence : il se pourrait bien au contraire qu'elle soit l'essence des choses.

La Loi du monde dans lequel nous sommes est la dualité. Cela signifie que les contraires sont liés les uns aux autres par une nécessité ; la sexualité comme mode de reproduction, l'alternance du jour et de la nuit et des saisons, nous ont accoutumés à cette grande Loi.

La dualité n'est pas le dualisme ; celui-ci fige les relations des contraires entre eux, en une séparation mortifère. La dualité suppose que les contraires se rencontrent *quelque part* pour s'échanger.

Supposons que des fils, fins et souples comme ceux d'une toile d'araignée, relient les contraires entre eux. Ce serait alors en surface, par ces fils d'ange, que le jour communiquerait avec la nuit, l'homme avec la femme, l'hiver avec l'été.

Les sophistes ont imité frauduleusement cette surface dynamique, en décrétant que le grand est le petit, puis, lorsque cela les arrange, que le petit est le grand.

En apparence, la parole peut tisser des liens frauduleux, elle peut même nier les liens naturels qui sont comme l'hymen de ce monde. Mais ces liens falsifiés ne vivent pas : aucune communication n'advient à travers eux, ils sont dépendants en permanence de la « voix de leur maître ».

L'énergie propre à la destruction, qui parfois enivre ceux qui la commettent ou qui en sont témoins, n'est pas l'énergie créatrice. Celle-ci

développe les liens existants selon un plan, une architecture ou une partition d'une variété infinie. L'énergie destructrice au contraire appauvrit la diversité du réel.

La surface des choses s'enrichit en permanence. Un nouveau pôle advient, relié à un contraire déjà existant, ou bien un nouveau couple de contraires émerge. L'histoire, l'histoire des idées, l'histoire des sciences regorge de ces naissances laborieuses, advenues par un processus.

Les sophistes ou les dictateurs, en pratiquant la séparation des contraires ou dualisme, veulent en fait s'approprier l'un des pôles à l'exclusion de l'autre. Ils veulent l'unité, mais de façon unilatérale.

La balance de la vie est déséquilibrée. Elle se rétablira, soit par la résistance du pôle menacé avant qu'il ne soit totalement détruit, soit par la reconstitution du tissu, permettant l'émergence d'un nouveau pôle. Seul Dieu a le pouvoir d'éloigner les contraires afin de favoriser l'Unité. En ce sens, seul Dieu sait créer à partir de la destruction.

Laissons donc le pouvoir noir de la destruction aux démiurges et entretenons les liens subtils qui sont la surface des choses, mais qui sont aussi l'essence de notre monde duel.

L'ère de la coopération, de la féminité et de l'attention subtile, cette ère de la vraie humanité adviendra de toute nécessité. Car elle est déjà à l'œuvre dans des millions d'actions et des millions de projets à travers le monde.

Au matin, avant l'aube parfumée, si vous tendez l'oreille à ce qui, à cette heure-là, défait le silence de la nuit, vous percevrez un léger crissement impossible à localiser. Ce sont les millions de tisserandes à l'œuvre, dont les fils dorés rebondissent avec légèreté sous les rayons du jour naissant.

1. LA SURFACE DES CHOSES

Comment les fils se rencontreraient-ils à la surface des choses ?
Comment s'entrelaceraient-ils pour former le tissu du Réel ?

Est-ce vraiment aussi simple que cela ? Le jour rencontrerait-il la nuit ? Où ça ? À la ligne de changement de date ? Dans la pénombre du crépuscule ou dans le demi-jour de l'aube ?

Imaginons que le tissu du Réel soit vivant. À ce titre, il « pousse » et « meurt » régulièrement. Oui, mais se reproduit-il ? Dans la reproduction sexuée, le mâle, semblable en tout point à la femelle sauf en cela par quoi il en est différent (comme disait Rousseau¹) s'accouple à elle pour engendrer un nouvel être qui lui devra la moitié de son patrimoine génétique.

D'une certaine manière, on pourrait dire que le mâle et la femelle « se rencontrent » dans leur enfant, sauf que celui-ci est différent, unique, et qu'il est lui-même sexué.

Dans le tissu du Réel, les contraires « se rencontrent » de même dans leur propre création, et celle-ci les dépasse en une singularité différente. Celle-ci est cependant reliée, et elle découvrira son partenaire un jour ou l'autre, plus ou moins tardivement.

« L'accouplement » des contraires est anecdotique, ce qui compte plutôt est leur naissance ; il y a beaucoup de fils, tous ne donnent pas

1 – Émile ou de l'Éducation, livre V, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 466

naissance à de nouvelles singularités. Le tissu du Réel s'étend ou se contracte. À terme, les fils meurent s'ils ne se rencontrent pas.

Le monde créé est un gigantesque tissu évolutif. Existera-t-il un jour un monde plus stable, qui ne serait pas en création continue, où les contraires ne seront plus en train de s'échanger en permanence comme dans un immense cercle circassien ?

Dans le monde matériel, provisoire et voué à la destruction, l'unité est toujours à redéfinir, à reconquérir, à travailler. Elle est superficielle, mais elle n'en est pas moins essentielle. Elle est partielle et locale, mais elle engage la totalité.

2. LE LIVRE DU RÉEL

Les fils en question sont intelligents. Ils sont fondamentalement un langage. Chaque fil, unique, est écrit dans une langue universelle, que la mathématique a rêvé d'incarner.

Mais il s'agit d'une langue vivante. Certains penseront à l'ADN. Cependant, le tissu du Réel n'est pas corruptible, et lorsqu'il disparaîtra, dans des millions d'années, il laissera sa place à un monde dont le langage n'aura pas disparu.

Le livre du Réel se lit au fur et à mesure des rencontres; les fils lisent et sont lus à la fois : ils font sens.

3. CONTRARIÉTÉ ET CONTRADICTION

Les contraires « se rencontrent » et cherchent naturellement à être unis ; les fils d'ange constituent le tissu du monde et servent à relier l'opposition apparente des contraires entre eux.

Par quelle tension se rencontrent-ils ?

Au cœur des choses, les contraires se déchirent et s'excluent. La nuit s'éloigne du jour et le féminin du masculin.

La contradiction n'est pas cet éloignement, mais le retour d'une rencontre après cet éloignement.

Mais il existe **une prime-contradiction**, qui est à l'origine de l'existence des contraires.

Elle ne cherche pas l'unité comme eux, mais l'éviction du Néant, processus de création originelle, dispersion, éjection, énergie pure. Dans l'état de Néant, l'un rencontre son autre et en demeure surpris. Si le temps de la reconnaissance mutuelle n'est pas pris, alors cette paire-là disparaît et la création n'advient pas.

La contradiction est l'intervention créatrice même, en tant qu'elle sépare les contraires au moment même où ils se reconnaissent mutuellement. Ce faisant, elle les constitue en pôles.

Mais ce pôle se délite et ses polarités s'éloignent les unes des autres. Alors les fils d'ange interviennent et relient et rapprochent ce que l'acte créateur avait désuni pour le faire advenir.

4. LE NÉANT

Ce n'est pas le Vide, ou l'absence de formes. Ce n'est pas le noir ou l'absence d'Être. Le Néant peut être compris comme un état très concentré de l'unité, où l'énergie n'est pas une circulation entre deux polarités, mais la production même d'une polarité à partir de l'autre.

Voici un exemple. Imaginons qu'un jumeau se trouve face à un miroir réfléchissant un miroir : il se verra ainsi jusqu'à l'infini, par un jeu illusoire où son image ne sera jamais qu'une réplique impaire de ce qu'il est. Si au contraire il se trouve face à son frère jumeau et que cette image est réfléchi par le même miroir gigogne, alors ce qui sera donné de reflet en reflet sera à chaque fois une inversion du couple originel, et c'est dans cette inversion-là que réside l'altérité ou la contradiction créatrice. La reconnaissance suppose une mutualité et celle-ci n'est possible que dans le jeu d'oppositions créée par l'inversion et qu'on appelle « l'altérité ». Est autre ce qui est moi essentiellement et accessoirement – ici, par le jeu du reflet – opposé, différent, inversé.

On aborde ici le fantasme ou la fiction de l'altérité totale, dénuée de tout rapport au Moi. Cette fiction suppose simultanément une reconnaissance et une absence de reconnaissance, une mutualité et une absence de mutualité.

C'est l'image impaire du jumeau, inversée mais toujours solitaire et qui ne trouvera jamais sa complétude. C'est l'horreur de la conscience après qu'elle a produit ce monstre en elle-même et qui crie : « ce n'est pas moi ! »

Il faut tordre le cou à cette altérité fictive et angoissante, et le moyen le plus commode est de la faire endosser par un alter ego bien réel, un « bouc émissaire ». Le vertige du miroir disparaît, mais le jumeau esseulé n'a toujours pas rencontré son autre, son contraire. Peur du contraire, peur de la contrariété, peur de l'étincelle de séparation qui est en elle-même la contradiction créatrice.

Dans la Nature, les contraires se produisent les uns à partir des autres, car tous les fils d'ange nécessaires sont en place pour cela.

Des millions d'années d'évolution ont produit cette mutualité, dans de grands cycles d'échange :

- Le cycle de l'Univers, des étoiles, des atomes et des quarks
- Le cycle de la Vie, des molécules des bactéries et des êtres pluricellulaires
- Vient l'Humanité. Dans le règne de l'Esprit auquel l'humanité se prépare, **la rencontre de l'autre est toujours à venir.**

Elle est de l'autre côté du pont. Il y a un gouffre entre l'humain et son autre. Accepter cet inconnu-là, c'est faire confiance dans la méthode et c'est commencer à partir de soi.

Lentement, l'Humain produit à partir de soi sa polarité opposée, son altérité.

Est à l'œuvre ici l'énergie créatrice du Néant : il ne s'agit pas de sauter dans le gouffre, il s'agit patiemment, à partir d'un pont, de préparer la rencontre de l'autre.

Le pont est un moyen, une méthode, une découverte, une idée. Les civilisations sont des ponts.

Être civilisé.e, c'est trouver l'autre à l'issue d'un long processus de production.

Les Anciens Grecs ont trouvé dans la proportion leur propre altérité en tant que passionnément semblable.

Le Christianisme a trouvé dans la perte sa propre altérité en tant qu'inversion radicale.